

## **Le colonialisme interne**

**1.** Le contraste centres/périphéries est inhérent à l'expansion mondiale du capitalisme réellement existant à toutes les étapes de son déploiement depuis les origines au XVI<sup>e</sup> siècle jusqu'à ce jour et pour tout l'avenir visible de ce mode social. La question fondamentale posée par cette thèse, qui est la mienne, est délibérément ignorée par toutes les écoles de l'économisme conventionnel (a-historique par principe) ; mais elle devrait être considérée comme centrale dans toutes les visions historiques du capitalisme, en particulier évidemment celle du matérialisme historique.

Ce contraste est, pour moi, synonyme d'impérialisme que j'ai défini, pour cette raison, non comme une étape de l'évolution récente du capitalisme, mais comme un caractère immanent de ce système. L'impérialisme en question est qualifié ; il est impérialisme capitaliste que je refuse de confondre avec d'autres formes – antérieures – de l'éventuelle domination exercée par un pouvoir sur différents peuples. Je rejette l'amalgame qui traite de l'impérialisme romain dans des termes analogues à ceux par lesquels on analyse l'impérialisme du capitalisme moderne.

L'impérialisme propre au capitalisme réellement existant a bien entendu revêtu des formes diverses successives en rapport étroit avec les caractéristiques spécifiques des phases successives de l'accumulation capitaliste. J'ai proposé de distinguer, dans cette analyse, les formes mercantilistes (dominantes de 1500 à 1800), celles propres au capitalisme industriel classique (1800 à 1945), celles particulières à l'après deuxième guerre (1945-1990) et celles en cours de construction dans le cadre qualifié généralement de mondialisation.

**2.** Je replace la question du colonialisme dans ce cadre d'analyse plus large, et à mon avis, plus fondamental. En entendant par colonialisme cette forme particulière d'expansion de certaines formations centrales (qualifiées de ce fait de puissances impérialistes) fondé sur la soumission de pays conquis (les colonies) au pouvoir politique des métropoles. La colonisation est alors « extérieure » au sens que les métropoles d'une part, les colonies de l'autre constituent des entités distinctes, même si les secondes sont intégrées dans un espace politique dominé par les premières.

La colonisation capitaliste traverse toute l'histoire du déploiement de ce système, depuis les origines jusqu'aux années 1960, puis disparaît pour laisser place à d'autres formes d'opération de l'impérialisme (du contraste centres/périphéries), qualifiées un peu rapidement de néo-coloniales .

La colonisation capitaliste est d'abord celle des Amériques, conquises par les Espagnols, les Portugais, les Anglais et les Français. Dans leurs colonies d'Amérique les classes dirigeantes des métropoles conquérantes mettent en place des systèmes économiques et sociaux particuliers, conçus pour servir l'accumulation dans les centres dominants de l'époque. L'asymétrie Europe atlantique/Amérique coloniale n'est ni spontanée, ni naturelle, mais parfaitement construite. La soumission des sociétés indiennes conquises entre dans cette construction systémique. La greffe de la traite négrière sur ce système est également destinée à en conforter l'efficacité en tant que système périphérique, soumis aux exigences de l'accumulation dans les centres de l'époque. L'Afrique noire, dont proviennent les esclaves, est de ce fait périphérie de la périphérie américaine .

La colonisation se déploie rapidement au delà des Amériques, entre autre par la conquête de l'Inde anglaise et des Indes néerlandaises au cours du XVIII<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle. Puis, à partir de la fin de ce siècle, elle s'empare de toute l'Afrique, au nord et au sud du Sahara, comme de l'Asie du Sud Est. Les pays qui n'ont pas été franchement conquis – la Chine, l'Iran, l'Empire ottoman – ont été soumis à des traités inégaux qui donnent tout son sens à leur qualification de semi-colonies .

**3.** La colonisation est « extérieure », vue des métropoles – les trois grandes métropoles coloniales après l'Espagne et le Portugal, c'est à dire la Grande Bretagne, la France et les Pays Bas auxquels s'ajoute par la suite la Belgique. Les métropoles en question sont des nations qui comptent parmi les pays les plus industrialisés (ils sont les plus anciennement industrialisés). Elles constituent de surcroît les pays les plus avancés dans la modernisation sociale – caractérisés par l'essor de leurs mouvements ouvriers et socialistes et par les avancées démocratiques que ceux-ci ont imposé. Mais ces avancées n'ont jamais bénéficié aux peuples de leurs colonies. L'esclavage à l'étape antérieure de ce déploiement, le travail forcé et d'autres formes de surexploitation des classes populaires, la brutalité administrative et les massacres coloniaux ponctuent cette histoire du capitalisme réellement existant. On doit parler à cet endroit du véritable « livre noir » du capitalisme, dans lequel le nombre des victimes se compte par dizaines de millions ( dont les famines provoquées en Inde ). Ces pratiques ont bien entendu exercé des influences dévastatrices dans les métropoles elles mêmes ; elles ont fourni le socle de la dérive raciste des cultures des élites dirigeantes et même des classes populaires, moyen de légitimation du contraste démocratie dans la métropole /autocratie sauvage dans les colonies.

**4.** Les phénomènes de colonialisme interne sont produits par des combinaisons particulières de ce qu'on appelle la colonisation de peuplement d'une part et de la logique de l'expansion impérialiste ( construction du contraste centres/périphéries) d'autre part.

La colonisation de peuplement est elle même le produit complexe du développement capitaliste dans les centres et des stratégies impérialistes d'Etat. L'accumulation primitive dans les centres prend la forme d'une expropriation systématique des couches pauvres de la paysannerie, et crée de ce fait un excédant de population que l'industrialisation locale n'a pas toujours été capable d'absorber intégralement, créant de ce fait des courants d'émigration puissants. Plus tard la révolution démographique associée à la modernisation sociale s'exprime par la baisse de la mortalité précédant celle de la natalité , renforçant par là même l'émigration.

L'Angleterre fournit l'exemple précoce et puissant de cette évolution, avec la généralisation des « enclosures » à partir des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles. La formation de la Nouvelle Angleterre est le produit de cette conjoncture. J'ai attiré l'attention à cet endroit sur la nature des mouvements politiques/idéologiques qui accompagnent cette immigration. Les « pauvres » - victimes du développement capitaliste dans la métropole – réagissent par l'adhésion à des sectes anti-Lumières qui organisent leur départ et leur installation en Nouvelle Angleterre. Cette origine imprègnera fortement l'idéologie américaine pour lui donner un caractère réactionnaire marqué (Cf. S. Amin, *Le Virus libéral*, 2004).

Mais l'essentiel, pour les classes dirigeantes de l'Angleterre capitaliste/impérialiste de l'époque, n'est pas cette émigration. L'essentiel, pour elles, est la constitution de colonies ordinaires construites pour servir les objectifs de l'accumulation dans la métropole. Il s'agit en l'occurrence des colonies esclavagistes de l'Amérique du Nord anglaise. La juxtaposition

de ces deux ensembles d'entités est alors appelée à donner à la formation sociale des Etats Unis son caractère spécifique, fondé sur un modèle de colonialisme interne. Car la Nouvelle Angleterre va bénéficier du peu d'intérêt de la métropole à son endroit. Elle s'érige donc en centre autonome, s'impose comme intermédiaire dans l'exploitation des colonies esclavagistes (en s'emparant d'abord du commerce maritime qui permet leur contrôle), et amorce une industrialisation précoce.

Les Etats Unis associent donc dans leur formation un nouveau centre capitaliste/impérialiste et sa propre colonie interne. Cette association ne caractérise pas seulement les deux premiers tiers du XIXe siècle. L'abolition de l'esclavage, au terme de la guerre de Sécession, ne supprime pas cette dichotomie interne ; elle lui donne seulement une forme nouvelle. Car cette abolition est motivée tout d'abord par le besoin en main d'œuvre de l'industrie du Nord. Ce besoin est couvert pour partie par l'immigration de pauvres venus des régions d'Europe frappées à leur tour par le développement capitaliste (Italie, Europe centrale et orientale), pour partie (plus tard en particulier) par l'immigration massive des Noirs du Sud vers les villes industrielles du Nord.

Le colonialisme interne propre à cette histoire a produit des effets dévastateurs analogues à ceux rappelés plus haut pour ce qui est de l'impérialisme européen, mais d'une intensité redoublée. La culture politique produite dans ces conditions dans la société des Etats Unis est fondamentalement raciste (et communautariste). En Europe par contre le racisme – formulé par les classes dirigeantes pour légitimer leur entreprise coloniale – touche moins les classes populaires, du fait que les colonies sont externes. La culture politique dominante reste celle des Lumières (ambiguë sur cette question comme Yves Benot l'a démontré), elle même en voie de dépassement à gauche par le socialisme du mouvement ouvrier.

J'ai associé ici le racisme fondamental et le communautarisme. La succession des vagues de migrants, parfaitement contrôlées par les classes dirigeantes, fait avorter la maturation d'une conscience de classe socialiste pour lui substituer celle de communautarismes, eux mêmes toujours hiérarchisés dans les positions occupées par leurs sujets dans la formation sociale d'ensemble des Etats Unis.

Les développements que je propose ici concernant ce colonialisme interne permettent de comprendre pourquoi la prétention des Etats Unis que leur histoire aurait ignoré le colonialisme – propre aux Européens – n'a rigoureusement aucun sens. Le modèle de la colonisation interne des Etats Unis a été et demeure plus dévastateur que celui des colonisations externes des Européens. Les Etats Unis sont la puissance colonialiste par excellence.

**5.** Le colonialisme interne n'a pas été le produit exclusif de l'histoire des Etats Unis. On retrouve des caractères analogues ailleurs, en Amérique latine et en Afrique du Sud. Mais les combinaisons qui ont associé ici le peuplement d'immigrés européens et les logiques de l'expansion impérialiste et de la soumission des peuples « indigènes » ont comporté leurs spécificités sur lesquelles il importe d'appeler l'attention.

Les conditions qui ont présidé à la conquête des Amériques par les Espagnols et les Portugais étaient différentes. La péninsule ibérique ne se situait pas à l'époque à l'avant garde du développement du capitalisme. L'aventure outre Atlantique était pour les Espagnols le produit de leur mobilisation que la Reconquista avait exigé d'eux et la poursuite de l'aventure dans une direction nouvelle, se substituant à la traversée de la Méditerranée ; et pour les Portugais

une aventure maritime peu commune. Mais *nonens volens* cette conquête s'est inscrite dans la formation mercantiliste du capitalisme naissant (ou plutôt renaissant après l'avortement des villes italiennes). La soumission brutale des Indiens, puis le relais pris par l'importation d'esclaves africains, ont trouvé leur place dans ce cadre nouveau. A cela près – et la différence est de taille ! – que le système ne fonctionnait pas au profit de centres nouveaux, ni en Espagne et au Portugal qui étaient loin de se constituer comme tels, encore moins dans les colonies d'Amérique. La fonction coloniale de l'Amérique latine devait donc être récupérée par les centres véritables en formation, l'Angleterre en premier lieu, relayée plus tard au XIXe siècle par les Etats Unis (qui ont proclamé leur vocation à devenir seuls maîtres du continent à partir de la doctrine Monroe – 1823). On a retrouvé de ce fait en Amérique latine des phénomènes de colonisation interne – celle des peuples « indigènes » – opérant pour l'essentiel au bénéfice des maîtres du système capitaliste mondial, les Espagnols et les Portugais remplissant des fonctions d'intermédiaires semblables à celles que les bourgeoisies compradores allaient remplir en Asie et dans l'Empire ottoman.

La colonisation interne en Amérique latine a tout de même entraîné des conséquences politiques et sociales du type général de celui généré par la colonisation en général : un racisme féroce à l'égard des Noirs (au Brésil notamment), un mépris général à l'égard des Indiens. Cette colonisation interne n'a été remise en question qu'au Mexique dont la Révolution (1910-1920) se situe pour cette raison parmi celles que j'ai proposé de qualifier de « grandes révolutions des temps modernes ». Elle est peut être en voie d'être remise en question dans les pays andins, avec la renaissance des revendications « indigénistes » contemporaines, mais bien entendu dans une conjoncture locale et globale nouvelle.

L'Afrique du Sud offre un autre exemple un peu du même genre. La première colonisation de peuplement – celle des Boers – s'inscrivait plutôt dans la perspective de constitution d'un Etat « blanc pur » impliquant l'expulsion (ou l'extermination) des Africains plus que leur soumission. La conquête britannique par contre s'est donnée d'emblée l'objectif de soumettre les Africains aux exigences de l'expansion impérialiste de la métropole (l'exploitation des mines en premier lieu). Ni les colons anciens (les Boers), ni les nouveaux (Britanniques) n'étaient autorisés à s'ériger en centre autonome. L'Etat boer de l'apartheid après la seconde guerre mondiale a tenté de le faire, asseyant son pouvoir sur sa colonie interne (noire pour l'essentiel). Mais il n'est pas parvenu à ses fins du fait d'un rapport numérique défavorable (une forte majorité de Noirs) et de la résistance grandissante des peuples soumis, finalement victorieuse. Les pouvoirs en place après la fin de l'apartheid ont hérité de cette question de la colonisation interne, sans lui avoir apporté sa solution radicale jusqu'à présent. Mais cela constitue un nouveau chapitre de l'histoire.

**6. Le système mondial contemporain évolue-t-il en direction d'une généralisation nouvelle de formes de colonialisme interne ?**

Certaines des caractéristiques majeures de ce système sont en effet le produit de l'approfondissement de la crise sociale dans ses périphéries qui, avec l'Asie (Japon excepté), l'Afrique et l'Amérique latine, rassemblent 85 % de la population de la Planète. Dans ces périphéries, qui abritent encore la moitié paysanne de l'humanité, le système est parvenu au stade d'une offensive généralisée contre cette paysannerie (ce que j'appelle la stratégie « d'enclosure à l'échelle mondiale »). Celle-ci engendre une pression migratoire gigantesque. Or, parallèlement, la stagnation démographique relative des centres de la Triade engendre un besoin de main d'œuvre (en dépit du chômage élevé caractéristique de notre moment) auquel seule l'immigration pourrait répondre. On sait que selon certaines projections la proportion

des populations d'origine étrangère est appelée en Europe à s'élever dans une mesure qu'on n'avait pas imaginée jusqu'ici.

Je reste néanmoins critique de l'hypothèse d'un colonialisme interne généralisé qui caractériserait la phase à venir – en construction – du capitalisme mondial. La raison en est qu'il y a des résistances politiques et idéologiques réelles à adopter en Europe un modèle de ce genre, qui implique l'institutionnalisation du « racisme ». Par contre le modèle « communautariste » inspiré par la pratique de toujours des Etats Unis me paraît ici constituer un danger tout à fait réel que j'appelle « l'américanisation de l'Europe ». Mais encore une fois il s'agit là d'un chapitre nouveau de l'histoire sur la discussion duquel on est encore trop peu avancé pour proposer plus que des hypothèses diverses et contradictoires.

D'une manière générale tous les phénomènes de colonialisme interne (anciens ou nouveaux), comme ceux propres à l'institutionnalisation du communautarisme, posent les problèmes complexes des relations entre classes (fondamentales dans la reproduction du capitalisme), les nations (interpellées par l'approfondissement de la mondialisation) et les « communautés » (elles mêmes toujours hiérarchisées).